

## **La douleur, de Mohan Das Naimisharay (trad du hindi par A. Montaut)**

*Mohan Das Naimisharay est un représentant contemporain de la littérature des opprimés dite 'dalit', exprimant la voix des hors castes dont la plupart vivent toujours à la limite du monde humain dans l'Inde d'aujourd'hui car ils ne sont encore pas considérés comme les autres, en dépit de la Constitution et de l'action de Gandhi ou Ambedkar. La nouvelle ici présentée touche à la limite sur plusieurs plans : ce court texte, dont le décor est aux marges de la cité, exprime aussi sobrement le point limite où l'inhumanité de la parole peut tuer un être, l'accumulation des injustices, de l'hypocrisie et de la dénégation du droit et de la personne franchissant le point de non retour. Le titre hindi, dard, « la douleur », renvoie aussi au pseudonyme d'un poète médiéval et à une tradition mystique où la douleur de la séparation d'avec la divinité équivaut encore à viser le point limite où le dévot cherche à se fondre avec le divin en s'affranchissant de son être propre. La douleur d'aujourd'hui chez Naimisharay, sociale et politique, n'est plus valorisée que pour la colère qu'elle engendre, seule susceptible de pousser les jeunes au refus de l'hypocrisie légale et à la revendication de leurs droits.*

La nuit était tombée. Harbhajan n'était pas rentré. Hardéi, debout à la porte de la maison, était aux aguets, observant chacun des hommes qui prenaient la ruelle. Elle guettait, guettait, à chaque arrivée, toujours dans la même posture. Elle en avait les yeux usés, mais n'en restait pas moins à attendre. Une tristesse, débordante, nageait dans ses yeux vides. Et la fatigue. Une fatigue qui ne datait pas d'hier. Chaleur moite, ciel plombé. Les hommes, un par un, arrivaient dans la ruelle, et rentraient chez eux. Dans tous les foyers, on entendait un concert de voix d'enfants, des bruits de vaisselle, des tintements de bracelets -- les femmes qui s'affairaient aux fourneaux --, des éclats de voix, tout ce tohu-bohu qui était l'odeur même et la chaleur de la vie, étrange et pénétrante, et se coulait dans toutes les courettes, les pièces communes, les entrées, les toits en terrasse. Tous les foyers de la ruelle vibraient, tous trépidaient d'activité. Tous, sauf le leur, seule maison où il n'y avait rien de tel. Le fils étudiait ses leçons, assis sur un charpoye dans la maison, et Souman, la mère, triait les lentilles dans la cuisine. Les murs se taisaient. Le seul bruit qu'on pouvait entendre était le vrombissement du ventilateur au plafond.

Il y avait trois personnes à la maison. Toutes les trois étaient silencieuses, chacune vaquant à ses affaires. Un silence lourd. Akash avait son examen le lendemain et était plongé dans son manuel de culture générale. Souman avait le repas à préparer et avait mis les lentilles à tremper, dans la cuisine. Et dehors, la vieille Hardei, c'est-à-dire la mère d'Harbhajan, attendait toujours son fils. L'un après l'autre tous les coins de la maison s'étaient engloutis dans l'obscurité. C'était un quartier où il n'y avait pas de système d'éclairage public. On aurait pu se croire au milieu de nulle part, n'étaient les rais de lumière et les filets de fumée qui sortaient des maisons, donnant au lieu quelque chose d'un quartier normal dans une ville. Un quartier qui s'étendait sur une demi-douzaine d'acres à l'ouest de la ville. L'absence d'éclairage public, le lamentable état du revêtement de la rue, le délitement des murs enduits d'un pauvre crépi signalaient au passant qu'il vivait là des gens à peine au-dessus de ce que le gouvernement désignait pudiquement par le « seuil de pauvreté ». Eux-aussi, ces gens-là, avaient leurs rêves. Même si c'étaient des rêves voués à ne pas se réaliser.

Las de réviser, Akash avait repoussé son livre et était parti à la cuisine chercher un verre d'eau. Entre temps, Souman avait posé le faitout sur l'âtre et préparé

l'assaisonnement des lentilles. Quand elle vit apparaître son fils, elle inclina la cruche et versa de l'eau dans un verre qu'elle lui tendit. Et lui, tout en buvant, il posa la question à ne pas poser, « Père n'est pas encore rentré du bureau ? » Il lui sortit de la gorge un gémissement sourd, à la mère, gonflé de tristesse : « Non ». Mais le fils avait déjà repris, « pourtant il devrait être déjà rentré, Maman, non ? ».

Souman ne put qu'articuler, « oui, mon fils », tandis qu' Akash quittait la cuisine et ressortait. Hardéi, adossée au mur, attendait toujours son fils, tout son être tendu vers la rue. Le bruit des pas d' Akash l'arracha à son obsession.

« Grand'maman, s'écria-t-il, rentre. Père va sûrement arriver. Ne t'en fais pas, ce n'est rien ».

Et Hardéi, comme pour se rassurer elle-même : « Oui, mon fils, tu as raison, il n'y a pas de quoi se tracasser, il va sûrement rentrer, ton père ». Mais le cœur ne suivait pas, et elle continua : « C'est quelle heure, maintenant ? »

Akash jeta un coup d'œil à la pendule de la grande pièce : il était huit heures. Il lui indiqua le chiffre, avec les doigts de ses deux mains. « Huit ? » s'exclama Hardéi.

Akash lâcha un cri sourd/gémissement. Elle avait déjà repris : « C'est bien tard ».

Cette fois-là, Akash ne répondit rien, il était reparti dans la grande pièce, avait repris son livre de sciences et s'était remis à ses révisions.

Suman était toujours à la cuisine. Les lentilles maintenant bouillaient à gros bouillons. Entre temps, elle avait aussi pétri la farine pour les galettes. Hardéi, fourbue, les jambes mouluées, était venue s'installer dans la grande pièce, assise juste dans l'embrasure de la porte. Elle avait toujours les yeux perdus, noyés dans la nuit qui noyait les abords de la ruelle. Les questions l'assaillaient sans répit, l'une naissant de l'autre, et ces questions disaient toutes à peu près la même chose dans les mêmes termes. Mais la réponse, elle, ne se trouvait nulle part. Elle n'était que questions. Qui fouaillaient son âme en même temps que son pauvre corps vieillissant.

Les lentilles étaient prêtes. Souman avait posé par terre le faitout. Elle aurait bien commencé à faire cuire les galettes mais quelque chose l'en empêchait : elle n'était pas tranquille, son homme tardait trop à rentrer. Farine, lentilles, elle laissa tout en plan et sortit. Hardéi était toujours à son poste. La mère, dans l'attente du fils, la femme, dans la même attente, de son homme. Akash, lui non plus, n'avait plus la tête à ses révisions. Il était ressorti un moment. Tous les trois, ils se regardaient. A quoi bon se poser des questions, toujours la même question. A laquelle ils n'avaient que des réponses qui n'en étaient pas.

Tout le quartier bourdonnait d'activité, seuls eux trois s'abîmaient dans un silence pesant. Comme s'ils étaient seuls sur une île déserte. Quantités d'inquiétudes les traversaient, chacun dans son for intérieur, ils paniquaient. Akash levait cent fois les yeux vers la pendule, sur le mur. Il était maintenant neuf heures bien sonnées. Et toujours la même question. Pourquoi Père n'était-il pas encore rentré ? D'habitude il rentrait à sept heures. Souman avait fait deux voyages à la cuisine, où elle avait réussi à ingurgiter deux ou trois gorgées d'eau, avec le plus grand mal du monde. Hardéi n'avait toujours pas bougé d'un pouce. Les yeux toujours rivés sur le chemin que prenaient ceux qui rentraient du travail.

Et tout à coup on vit une ombre apparaître sur ce chemin. C'est Hardéi qui l'aperçut la première, vigilante comme elle était. Elle le reconnut tout de suite. Celui qui pénétrait dans la ruelle n'était autre que Harbhajan. Son fils, le sien. C'étaient bien

ses vêtements, c'était bien sa démarche. Comme Souman à ce moment-là était revenue dans la grande pièce avec Akash, Hardéi était seule dehors. Quand Harbhajan fut à portée de voix, elle lui demanda :

« Dis-moi, Harbhajan, qu'est-ce qui s'est passé, pourquoi tu rentres si tard ? »

Sans répondre, Harbhajan se traîna à l'intérieur, comme s'il poussait son propre corps. Mère et fils furent d'abord intensément soulagés de le voir, avec à sa suite Hardéi qui arrivait sur ses talons, prête à lui reposer la même question. Mais Souman anticipa, la voix anxieuse, à la vue des boutons arrachés sur la chemise de son mari :

« Qu'est-ce qui s'est passé, dis ? Tu ne t'es pas disputé avec quelqu'un, au moins ? »

Entre temps Akash avait filé à la cuisine d'où il rapportait un verre d'eau pour son père. Celui-ci, à demi hagard, le prit des mains de son fils et but d'un trait, la gorge sèche, avant de s'affaler sur une chaise comme une masse. Les cheveux en bataille, les vêtements en désordre, le front ravagé, barré de détresse : mère, femme et fils sentaient bien qu'il y avait quelque chose, mais lui demander quoi, personne n'avait le courage. On voyait bien qu'Harbhajan n'était pas en état de répondre, pas même à la question de sa femme. C'est finalement Hardéi qui prit la parole, la voix trahissant son émotion :

« Parle, Harbhajan, pourquoi tu ne dis rien ? »

Harbhajan se contenta de regarder, longuement, sa mère, la main posée sur le cœur. Et la mère sentit couler du regard de son fils un fleuve de douleur. Elle déchiffra l'infini des rides qui barraient son front et prit la mesure de sa détresse. Elle dit alors, sa mère :

« Toi, tu as mal ».

Silence d'Harbhajan, encore.

De nouveau, la voix d'Hardéi.

« Je sais, même quand tu as mal tu ne dis rien, tu ne parles pas, rien, bon, tu restes comme ça.. »

Alors un mot sortit de lui, Harbhajan, une souffrance énorme /torturante :

« Maman... »

Hardéi était bouleversée, une douleur muette, profonde, qui lui mit les larmes aux yeux. Souman aussi avait les larmes aux yeux. Elle disparut dans la cuisine où elle recouvrit d'un linge la boule de pâte pétrie de frais avant de revenir dans la pièce. Akash, lui, avait refermé son livre de culture générale. Lui aussi était tourmenté, lui aussi sentait monter en lui la douleur. Il ne pouvait pas supporter le spectacle de la souffrance de son père. Ce n'était pas la première fois pourtant. Il fallut bien des questions pour qu'enfin Harbhajan parle, qu'il dise aux siens le tourment qui le torturait. Cela faisait dix ans qu'il attendait sa promotion, sans pouvoir l'obtenir. Une conspiration générale contre lui.

La douleur avait en quelque sorte réveillé le passé, fouaillé les anciennes blessures. Akash avait revu passer devant ses yeux l'image de la mort de son grand-père paternel. Mort dans un accident. A cette époque, son père était bachelier. Et bien qu'il fût diplômé, il n'avait eu qu'un poste de *chaprasi*, petit employé à tout faire. Son grand-père était *chaprasi* au service du prince. Et lui, il avait obtenu cet emploi de *chaprasi* en échange d'un *chaprasi* disparu. En vertu des us et coutumes en vigueur. C'est ce qu'on lui avait dit. Et en même temps, on lui avait assuré une promotion.

Dans les bureaux tout se passe comme dans la société, c'est réglé d'avance. Dès le premier jour, son chef avait tempêté :

« Alors comme ça, tu ne veux pas être chaprasi ? Tu es fils de *chaprasi* et tu voudrais jouer au Monsieur ? »

Tout à coup, Akash se sentit secoué intérieurement par l'intensité de la souffrance qui sourdait de la voix d'Hardéi, on aurait dit qu'elle montait d'un puits : « Appelle un *dogdeur*, fils ».

Harbhajan voulait dire non, mais sa voix ne sortait pas, il n'arrivait pas à prononcer une parole. Les yeux comme des pierres, il vit son fils partir pour aller chercher le docteur. Il avait de plus en plus mal, respirait de plus en plus difficilement. Il avait des charbons ardents qui lui brûlaient les yeux. Sa mère, sa femme, assistaient, impuissantes, à ce changement, regardant avec horreur son état se détériorer de minute en minute. La souffrance leur passait dans le cors et dans l'âme à elles aussi. Elles se rongeaient, se demandant pourquoi Harbhajan était en bagarre avec ses chefs au bureau. Chaque fois qu'il y avait de la bagarre, il rentrait dans cet état épouvantable.

Et c'était bien la question qui tourmentait aussi Harbhajan lui-même. Chaque fois qu'il y pensait, il avait l'impression de fouailler ses anciennes blessures. Car c'en étaient bien, des blessures, des blessures terribles. Qu'on réveillait à chaque occasion au bureau. Sans arrêt. Il aurait dû être promu depuis longtemps, dans ces dix années. Il était même allé à la direction, la semaine précédente. D'où avait été envoyée son arrêté de promotion. Mais l'arrêté n'était pas parvenu à son bureau. Quand il avait demandé des explications, il avait vu son chef R. K. Sharma se mettre dans une telle rage que son sentiment même d'exister en avait été ébranlé. C'était la première fois qu'il comprenait à quel point la question de la caste peut faire fi de l'homme. La réponse de son chef aussi avait été la cruauté même. Il avait dit, la haine dans la voix, « Harbhajan, tant que je serai de ce monde, tu ne seras pas un Monsieur dans ce bureau. Fais ton boulot de *chaprasi* et élève tes enfants ».

Son père, un *chaprasi*, lui, un *chaprasi*, alors son fils aussi, il sera *chaprasi*. C'est sur cette pensée lancinante qu'il sentit tout à coup sa poitrine lardée par une douleur fulgurante : en quelques secondes il était mort. Un hurlement sortit du ventre des deux femmes, qui déchira l'air et alla se répercuter loin, loin aux alentours. Le docteur était là, en face, devant la porte. Akash regarda son père, sidéré, sans ciller. Précipitamment, le docteur s'approcha d'Harbhajan et s'efforça de prendre le pouls à celui qui venait de rendre son dernier soupir, il s'efforça de chercher son souffle, son cœur. Mais il n'y avait plus de souffle, c'était fini. Mort d'un *chaprasi*, mort d'un numéro, arrêt cardiaque.

Au matin, tous les voisins étaient au courant de la mort brutale de Harbhajan. Les cris et les rires, la vie, s'étaient tout à coup suspendus dans le petit quartier. Silence de mort. Puis on prépara les bambous pour le palanquin du cortège funéraire. Au moment voulu, le chef du bureau était au rendez-vous. L'arrêté de promotion à la main. La larme à l'œil. Comment aurait-il pu savoir que la dureté de ses paroles allaient tuer Harbhajan ? Akash l'avait regardé avec des charbons ardents dans les yeux, puis il avait pris l'arrêté et l'avait attaché au linceul avec une cordelette.